

1950 – 1965

Les inventeurs de la RTF

ou des quelques cognaqjaypythèques

Laure Guillot, Olivier Azam, Pascal Boucher, Michel Fizbinet et Boris Perrin, coopérateurs des « Mutins de Pangée », m'ont commandé un film sur les origines de la Radio Télévision Française, sise au 15 de la rue Cognacq-Jay, à Paris, où se retrouvaient en 1950 quelques jeunes gens valeureux pour y inventer, littéralement, ce nouveau mode de communication et d'expression.

Réalisateur, j'ai donc fait mon enquête auprès d'anciens compagnons hertziens (Jean-Claude Bringier, Marcel Bluwal, Jean-Marie Drot, Jacques Krier, Jean-Noël Royet, Alexandre Tarta). Quelles nouvelles formes de représentation de la réalité auraient-ils inventé à la télévision naissante de la décennie 50 du siècle dernier, sachant que presque tous venaient du cinéma et que le direct était le moyen obligé d'émission ?

Les réponses de mes amis sont diverses, comme leurs sensibilités que je relaie en citant des éclats de leurs réalisations, en noir et blanc, bien sûr. Nos points de vue divergent, parfois, pour tenter d'éclairer ce champ laissé en jachère que constituent l'écriture télévisuelle et son esthétique. J'ai plaisir à savoir que cette production pourra servir à poursuivre la réflexion qu'amorcent ces matériaux-là.

Raoul Sangla, janvier 2007

Avec l'affection de l'auteur !

“ SUR LA TÉLÉVISION ”

Entretien avec Raoul Sangla

Isabel — À quoi sert de projeter un film à la fenêtre-expo? Et pourquoi l'objet « film » permet plus facilement d'échanger de la parole que d'autres formes « artistiques »?

Raoul Sangla — Quand tu dis effectivement qu'une œuvre graphique ou picturale est une amorce d'engagement du dialogue moins évident que le cinéma — j'appelle cinéma, tout ce qui est enregistrement d'images animées et sonores — c'est que les images animées sont plus explicites que ne le sont toutes les autres œuvres plastiques. Est-ce que le cinéma mérite le nom de 7^e art, qui est son nom donné un peu hâtivement dans la première moitié du siècle dernier? J'en doute.

Avec mon ami Philippe Collin, qui est aussi réalisateur, nous nous disions que finalement la majorité des films titrent peu en cinématographe. Il y a beaucoup de films qui sont des romans filmés. Robert Bresson taxait le cinéma, qui n'était pas le sien, de théâtre filmé. Moi je parlerais plutôt de « roman filmé », au sens où l'on parle de roman-photo, quand une histoire est racontée par des photographies.

Je suis au bout d'une longue carrière et de quelques centaines d'heures d'images filmées... Pour répondre à ta question, je pense qu'un film est une histoire, qui informe et met en œuvre la pensée de qui le regarde et l'écoute. Alors va se déclencher la parole, se

déclencher l'échange favorisant la convivialité et donc la sociabilité. Et c'est finalement là le but : nous envisager les uns et les autres, et non pas seulement de nous dévisager, comme le disait Cocteau. Cocteau disait « Mon drame c'est que l'on m'a toujours dévisagé, mais jamais envisagé ».

Quand on pense à la télévision, aux flux de ces images-là émises depuis un demi-siècle, on peut effectivement réfléchir différemment. D'abord à cette notion qui est essentielle, c'est qu'elle est reçue à domicile, chacun la regarde sans témoins, et peut faire tel sort ou tel autre à ces images et à ce son-là, continuer à regarder ou l'arrêter.

Isabel — Dans l'aventure de la télévision il y avait une idée de départ d'un outil qui allait contribuer à l'éducation, à l'émancipation, une forme d'éducation populaire?

Raoul Sangla — Exactement, je t'ai déjà parlé des nouveaux hussards noirs de la république, comme les instituteurs avaient été les hussards noirs de la république lorsque Jules Ferry a instauré l'école élémentaire, l'école publique. Dans les documents que nous allons projeter il est question de ça, les choses sont très explicites dans le document. Oui, c'est vrai pour certains d'entre eux, je pense à Stenro Lorenzi, dont j'étais l'assistant qui,

à l'école des Buttes-Chaumont, était l'un de ceux qui pensaient que la télévision allait araser la plaie de l'inégalité des chances. La télévision était considérée comme une manière de formation culturelle permanente. Et pour en acérer davantage l'efficacité c'était à domicile, l'on apportait des bribes de réflexions, de connaissances sur le monde tel qu'il allait. On s'est aperçu bientôt que ce n'était qu'une illusion. D'abord ça m'agaçait de ne pouvoir se départir du cinéma. On écrivait de la même façon la télévision que le cinéma. Pourrait-on l'écrire différemment? C'est la question que je continue de me poser. La réception à domicile était un coefficient beaucoup plus important que l'on imaginait et que c'était peut-être l'essentiel de l'invention de la télévision et qu'elle allait se retourner contre l'intérêt même de ceux qui la recevaient. Le pouvoir, le capitalisme finalement, quelques années plus tard allait se servir de ce médium, quand ils se sont aperçus qu'il pouvait lui être utile. Et, pied-de-nez formidable, c'est à la rentrée 68, en septembre 1968, trois mois après le joli mois de mai que la publicité de marques fait son entrée à la télévision. Sacré pied-de-nez du capitalisme à l'utopie de mai.

Isabel — Ce qui est fou c'est que ça fait autant d'années que l'on sait que la télévision est peut-être quelque chose de nocif et que du coup il pourrait y avoir une espèce d'amalgame sur l'image qui bouge. Tout ce qui n'est pas sur un grand écran ne peut être que de la télévision. Par exemple le documentaire n'existe que s'il y a une diffusion télévisuelle. Notre action de

la fenêtre-expo de projeter des films à une population qui reste d'ailleurs très modeste, est-elle une forme de résistance à tout cela.

Raoul Sangla — Tu es en train d'arracher ces personnes à leur téléviseur. Je me vois être agacé moi-même quand on me téléphone et que je regarde la télévision. On a peur de perdre quelque chose. Mais on ne perd rien à la télévision, on ne perd que soi.

La télévision, il faut le savoir, c'est le fait de pouvoir diffuser dans un territoire donné, d'être reçu par tous au même moment. Et cet élément nous manque d'être conscients qu'on est en train de regarder quelque chose que des millions de gens regardent dans le même temps. On perd cette notion qui pourtant nous unit. On est au moins unis dans le même temps et dans la même action. Deux éléments que nous partageons avec des milliers ou des centaines de milliers de personnes selon les cas. Et c'est une notion qui nous est étrangère, on ne pense jamais à ça. Et pourtant s'il y a un lien, il est là. Mais cette immatérielle proximité est étanche à nos millions de regards.

Si tu n'es pas vu à la télévision tu n'as pas d'existence réelle, c'est-à-dire que l'existence réelle serait mesurée à l'aune de l'existence. L'image n'a pas de réalité, ce n'est qu'un fantôme. Eh bien si tu ne « fantômises » pas, tu n'existes pas. J'entends socialement. « Chaque fois que l'on passe à la télévision il faudrait passer son temps à dire que la vraie vie est ailleurs », je cite Serge Daney. C'est peut-être la seule façon de s'en sortir honorablement. Il faudrait qu'à l'entrée de chaque

invité dans un studio, il soit filmé passant une porte d'1,50 m de haut, de telle sorte qu'il entrerait courbant l'échine avouant ainsi sa soumission au pouvoir de la télévision.

La publicité a priorité sur tous les programmes. TF1 vit des ressources publicitaires qui vont passer de 8 minutes à 12 minutes. En deux semaines du 1er au 14 janvier 2007 TF1 a récupéré

54,6% de la publicité des hypermarchés, soit la somme de 7,3 millions d'euros. Il nous faudra maintenant encore plus de cerveaux disponibles pour Auchan, Leclerc, Carrefour, consorts, chers concitoyens.

Paris, janvier 2007

Le temps est une denrée extrêmement rare à la télévision. Et si l'on emploie des minutes si précieuses pour dire des choses si futiles, c'est que ces choses si futiles sont en fait très importantes dans la mesure où elles cachent des choses précieuses.

Or en mettant l'accent sur les faits divers, en remplissant ce temps avec du vide, du rien ou du presque rien, on écarte les informations pertinentes que devrait posséder le citoyen pour exercer ses droits démocratiques.

Pierre Bourdieu, « Sur la télévision », 1996, édition Raisons d'agir

La télé est en panne

*C'était un soir, messieurs, mesdames,
Où la télé était en panne
Ah je m'en souviendrai longtemps
Ce fut un sacré bon moment
On allait dîner tranquillement
Sans dévorer le petit écran
Sans se barder la chemise de nouilles
En regardant causer ces andouilles.*

*C'était un soir, messieurs, mesdames,
Où la télé était en panne
On allait loucher à coup sûr
Les attentats, tous les coups durs
Tout ce qui dégringole à la ronde
sur la calebasse du pauvre monde
Et tout le cortège désabusé
Des mêmes qui sont toujours baisés.*

*C'était un soir, messieurs, mesdames,
Où la télé était en panne
Su'l'coup mes parents pris de court
Voulaient appeller police secours
Ils se sont rués sur le palier
Et le moral salement cisailé
Prenant leur courage à deux mains
Ils ont parlé à leurs voisins.*

*C'était un soir, messieurs, mesdames,
Où la télé était en panne
Dans les étages de haut en bas
C'était partout le même tabac
C'était la panique dans la strasse*

*Ils trouvaient ça tous déguelasse
Qu'un gouvernement libéral
Puisse tolérer un tel scandale.*

*C'était un soir, messieurs, mesdames,
Où la télé était en panne
On les a tous emmenés chez nous
Moi j'ai décroché mon biniou
Papa prit son accordéon
Le voisin du dessus son violon
On a fait un boeuf du tonnerre
Un truc qui vous fout le cul par terre.*

*Pour finir la nuit, messieurs dames,
Cupidon se mêlant aux programmes
Incroyablement pour maman
Son époux redevint son amant
Et quand mon vieux lui a dit je t'aime
Ce fût comme un second baptême
Elle avait les calots brillants
un coup de grisou dans le palpitant.*

*C'était un soir, messieurs, mesdames,
Où la télé était en panne
Pourtant grâce à ce jour funeste
On a monté un chouette orchestre
Nous vendîmes nos télévisions aux puces
On vit maintenant de nos chœurs
Et ça nous fait bien rigoler
Demain on passe à la télé.*

Pierre Perret